Jacqueline LALOUETTE, *Un peuple de statues. La célébration sculptée des grands hommes (France, 1801-2018)*

Photographies de Gabriel Bouyé, Paris, Éditions Mare et Martin, 2018, 605 p.

Claude Langlois

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/57807>
DOI : 10.4000/assr.57807
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2020
Pagination : 239-241
ISBN : 978-2-7132-2826-1
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Claude Langlois, « Jacqueline LALOUETTE, *Un peuple de statues. La célébration sculptée des grands hommes (France, 1801-2018)* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 192 | octobre-décembre 2020, mis en ligne le 31 décembre 2020, consulté le 22 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/assr/57807> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.57807>

Ce document a été généré automatiquement le 22 janvier 2021.

© Archives de sciences sociales des religions

Jacqueline LALOUETTE, *Un peuple de statues. La célébration sculptée des grands hommes (France, 1801-2018)*

Photographies de Gabriel Bouyé, Paris, Éditions Mare et Martin, 2018, 605 p.

Claude Langlois

RÉFÉRENCE

Jacqueline LALOUETTE, *Un peuple de statues. La célébration sculptée des grands hommes (France, 1801-2018)*, photographies de Gabriel Bouyé, Paris, Éditions Mare et Martin, 2018, 605 p.

- 1 Un peuple de 4 000 statues. Soit en moyenne vingt nouvelles érigées chaque année pendant deux siècles. Il est vrai que la Révolution avait fait le vide, surtout de statues royales, et Vichy, pour satisfaire un occupant avide de métaux, avait aussi envoyé son lot de statues à la fonte. L'enquête, minutieuse, en recense 3856 dans la France métropolitaine et coloniale, du lendemain de la Révolution (1801) à un présent très proche (2018). Mais ces statues sont largement dispersées dans l'espace car, fières d'avoir donné naissance à de grands hommes, les communes rurales ont souvent voulu y avoir leur part, bien qu'avec difficulté. Elles sont surtout concentrées dans le temps, durant les premières décennies d'une Troisième République en mal de modèles. Le ^{xx}e siècle serait celui d'un irrémédiable déclin si celui-ci n'avait pas été enrayé par un renouveau aussi insolite que vigoureux depuis une quarantaine d'années. Ce fort rebond doit peu au modernisme esthétique car le modèle classique, mélange de ressemblance et d'idéalisation des personnes, a conservé son pouvoir d'attraction en se déplaçant seulement vers de nouvelles catégories d'élus, de Claude Nougaro à Zinedine Zidane. La nouvelle statuaire donne toujours à voir des corps figés dans leur immobilité, mais elle place davantage les nouveaux élus de plain-pied avec leur public

potentiel, le piédestal ayant été la principale victime d'un désir de proximité tant visuelle que tactile.

- 2 Aboutissement d'une longue enquête, cette étude historique sur *La célébration sculptée des grands hommes* croise heureusement celle des anthropologues (Pierre Centlivres, Daniel Fabre et Françoise Zonabend, *La Fabrique des héros*, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1999 ; Marlène Albert-Llorca, « Les "vraies" statues et leurs substituts », *ASSR*, 162, 2013). Les trois index de l'ouvrage disent les trois principales approches retenues, l'identification de ceux qui siègent dans ce panthéon de pierre et de bronze, la localisation des villes et villages qui ont accueilli les héros, enfin le nom des sculpteurs qui ont produit les œuvres de commande. Ces index, précisons-le, renvoient aux seules références de l'ouvrage et non à une banque complète de données, promise bientôt en ligne. À la vérification, telle référence est parfois trompeuse : ainsi les cinq renvois à Alfred Dreyfus (p. 548) n'évoquent en rien les péripéties parisiennes de la statue commandée à Tim en 1985 par le ministre de la Culture, évoquée pourtant p. 463, mais une référence à un moment de l'histoire, « au temps de l'affaire Dreyfus ». Si l'autrice est attentive à la délicate insertion de nouvelles statues dans un espace urbain déjà structuré, voire saturé, elle accorde moins d'intérêt à la manière dont certaines d'entre elles peuvent contribuer, par leur localisation même, comme le monument Sadi Carnot à Angoulême, à ponctuer l'inscription d'un espace républicain dans la structure de la ville ancienne.
- 3 Il est impossible d'explorer ici les nombreuses pistes offertes par une érudition impeccable, puisée à des sources multiples, et par une illustration abondante et de qualité. Je m'en tiendrai, à titre d'exemple, à l'évocation du « top 10 » des grands hommes les plus statufiés (p. 518). Dans l'ordre décroissant de popularité, Jeanne d'Arc, le général de Gaulle, Jean Jaurès, le maréchal Leclerc, Napoléon, Sadi Carnot, le maréchal Foch, Jean Moulin, Pasteur, Mitterrand, soit une attention accordée à un passé politique et militaire souvent récent. Mais l'écart à la norme permet d'identifier trois intrus. Pasteur, héros consensuel – catholique, mais dans son for privé – d'une science bienfaisante et guérissante. Sadi Carnot, dont le grand-père, Lazare, a été l'organisateur de la victoire des armées révolutionnaires : Sadi n'a comme titre de gloire que son assassinat en 1894, comme président de la République, par l'anarchiste italien Caserio ; mais cette mort tragique procura à une République, alors vacillante, l'occasion de se rassembler dans la célébration de son premier martyr. Et que dire de Jeanne d'Arc ? Sinon d'abord que cette femme, en nombre de statues dédiées (124), a fait mieux à elle seule que Jaurès et de Gaulle réunis (118).
- 4 Cette pesée, non des âmes, mais des corps glorifiés dans le marbre et le bronze, oblige à pousser la réflexion. Comme de Gaulle ou Leclerc, Jeanne, dans une mémoire nationale retravaillée depuis le XIX^e siècle, témoigne avant tout des failles, difficilement surmontées, de l'identité nationale. Comme pour Jaurès et Sadi Carnot, sa mort violente donne un sceau d'authenticité à une vie de conviction et d'action. Par sa popularité incontestable, Jeanne interroge aussi sur le type de sacralité séculière produite, à laquelle Durkheim s'était intéressé, sans totale sécularisation puisque dans le même temps l'Église catholique entame une marche à l'intégration forcée de Jeanne d'Arc dans son propre panthéon, qui aboutit à sa béatification en 1909, au lendemain de la Séparation. Jeanne enfin oblige à revisiter l'usage du féminin en statuaire. Elle est certes bien isolée, comme femme, avec quelques reines, parmi tant d'hommes. Mais ses innombrables reproductions conduisent à porter attention à la présence, dans les

statues de tant de héros masculins, d'allégories féminines illustrant toujours la gloire reconnue, déclinée par des médiations multiples, ici Renommée, Douleur et Histoire, là Paix, Agriculture, Commerce et Industrie (p. 316). Et il faudrait invoquer encore un plus large environnement, les Vierges monumentales et sommitales, érigées à partir de 1854, dont Notre-Dame de France (Le Puy 1860), les Mariannes républicaines, chères à Maurice Agulhon, accompagnant, par leur montée en puissance, le culte des grands hommes de la République et plus encore les figures féminines de déploration qui, sur les monuments aux morts, à partir de 1920, veillent sur l'anonyme soldat glorifié, pietas et vierges de douleur à peine laïcisées.

- 5 C'est dire combien ce lent et irrésistible surgissement des grands hommes, inauguré par la Renaissance, interroge sur le périmètre des gloires séculières qui nécessairement englobe des personnalités religieuses consensuelles (Vincent de Paul ou Marie Noël) mais aussi suscite, au gré des luttes anticléricales de la troisième République, des contre-modèles, comme Étienne Dolet ou le chevalier de La Barre. Cette histoire est aussi celle des détériorations du temps et des mises en cause au nom de mémoires revendicatives, comme les héritiers de la Traite négrière. Mais la contestation classique peut aussi trouver une nouvelle jeunesse par de nouveaux venus : en témoigne l'érection en 2006, dans la petite ville bretonne de Ploermel, de la statue de Jean-Paul II, don du sculpteur russe Zourab Tsereteli, accoutumé à disséminer de par le vaste monde ses œuvres monumentales. S'en est suivie une saga judiciaire ponctuée en 2017 par une décision du Conseil d'État. L'objet du litige, des subventions publiques reçues et surtout la présence d'une croix fort visible au sommet d'une arche de pierre dans laquelle s'encastrait la statue. Invoquant l'article 28 de la loi de 1905 qui interdit tout « emblème religieux » dans l'espace public, le Conseil d'État a enjoint à la commune de retirer la croix dans un délai de six mois. Devant l'incompréhension des catholiques concernés, Jean-Marc Sauvé, son vice-président, a expliqué que cet organisme judiciaire était avant tout désireux de « construire la paix civique et sociale », quitte à « heurter les consciences » de quelques-uns (p. 465). La croix ne fut pas enlevée, mais le monument déplacé dans un lieu privé proche.
- 6 Laissons le dernier mot à un Baudelaire plus irénique (p. 521). Ces statues « racontent dans un langage muet les pompeuses légendes de la gloire, de la guerre, de la science et du martyre. Les uns montrent le ciel où ils ont sans cesse aspiré ; les autres désignent le sol d'où ils se sont élancés. [...] Fussiez-vous le plus insouciant des hommes, le plus malheureux ou le plus vil, mendiant ou banquier, le fantôme de pierre [...] vous commande, au nom du passé, de penser aux choses qui ne sont pas de la terre. Tel est le rôle divin de la sculpture ». Vision proche de celle de Michelet, vision romantique encore, spiritualiste certainement (*Curiosités esthétiques*, 1868). Si le « rôle divin » n'est guère présentement évoqué, il reste toujours difficile de déchiffrer ce « langage muet » qui rend malaisé tout commerce des statufiés avec les humains, sinon à entrer dans les églises pourtant désertées, où brule encore l'imploration, muette aussi, des cierges aux pieds de figures souvent féminines, trace éphémère, mais sans cesse renouvelée, d'un commerce toujours possible.